

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)**146. Val-Richer, Lundi 1er octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

## **146. Val-Richer, Lundi 1er octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Décès](#), [Diplomatie](#), [Protestantisme](#), [Religion](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#)

### **Relations entre les lettres**

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

### **Présentation**

Date1838-10-01

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitMadame de Broglie est morte samedi matin.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°181/210

### **Information générales**

LangueFrançais

Cote

- 427, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/157-161

Nature du document Lettre autographe  
Support copie numérisée de microfilm  
Etat général du document Bon  
Localisation du document Archives Nationales (Paris)  
Transcription  
N°146 Lundi 1 Octobre- 6 heures et demie

Mad. de Broglie est morte samedi matin. Mardi matin son mari a réuni, selon l'usage, dans la bibliothèque, toute la famille, maîtres et gens, s'est assis dans le fauteuil de sa femme, a ouvert l'évangile à la page où on était resté quand elle était là, et a fait à sa place, comme elle, la lecture et la prière. Il en fait autant tous les jours. Le culte domestique était l'habitude de la maison. Personne n'est protestant dans le village dans le pays. Mad. de Broglie, avait découvert à grand peine deux ou trois suisses ou allemands qu'elle faisait venir au château. Le curé du lieu, prêtre exact et respectable est d'un esprit court, étroit et fanatique. Il surveillait avec inquiétude Mad. de Broglie, et ne doutait pas qu'au fond, elle ne travaillât à rendre tout le pays protestant. Jamais un Ministre, un sermon, une prière de couleur protestante n'est sortie de l'intérieur du château. Tout s'y renfermait. Un prêtre protestant venu de Paris, parlant et priant au milieu de cette population toute catholique, dans ce cimetière catholiquement béni à deux pas de la petite enceinte réservée, en droit cela se pouvait; en fait cela se fût passé très paisiblement ; la population eût écouté avec approbation et respect, mais pour les dévots du lieu, pour le clergé, le trouble eût été grand. Je ne sais ce qu'ils auraient dit. On n'a pas pensé à tout cela, pas du tout. Mais on a agi sous l'influence de ces faits là. On s'est conduit selon les habitudes. La religion s'est renfermée dans la maison. On a prié, en famille, auprès du lit de mort; on a prié pour elle comme elle eût prié elle-même, comme si elle eût pu entendre. Je suis persuadée que l'idée n'est pas venue de faire autrement. Elle m'est venue à moi, et je vous l'ai dit. Mais je me suis expliqué qu'elle ne fût pas venue aux autres, et je vous l'explique comme à moi-même. Soyez sûre que c'est la vérité, et que le duc a le cœur parfaitement tranquille, qu'il croit sa femme bien et dûment reçue au sein de Dieu qu'il n'a pas cessé un instant d'être en rapport pieux avec elle. Il n'est pas léger du tout, ni d'esprit, ni de cœur.

Je ne veux pas que vous soyez blessée. Je veux que vous compreniez ce qui mérite d'être compris de vous. Mais je vous aime de votre impression, de votre colère, de votre franchise. Restez comme vous êtes et dites-moi toujours tout. Même vos intrigues politiques, quand vous en ferez. Je serais très choqué que vous en fissiez sans moi. Je vous dirai les deux ou trois petites choses qui, peut-être ont pu donner prétexte à ces ridicules commérages. A force de regarder où il n'y a rien, on finit par découvrir je ne sais qu'elle ombre qu'avec beaucoup de bonne volonté quelque passant curieux, léger, malveillant, bête, a pu transformer en un corps. Je suis persuadé qu'il n'y a rien de plus.

Je parie que le redoublement d'humeur contre l'Empereur vient de Munich. Il y est resté longtemps. Les grandes Duchesses aînées sont venues à Weymar, de là à Berlin. Le Prince Royal de Bavière y va. Il y aura là une entrevue, puis un mariage. Celui qu'on recherchait d'ici est manqué. L'Empereur aura dit et fait, à ce sujet, beaucoup de choses désagréables, offensantes. Voilà, ma conjecture. Je n'ai jamais cru que les grandes Duchesses fussent sérieusement laissées à Pétersbourg. On n'a pas voulu qu'elles vinssent, du premier saut chercher elles-mêmes des maris. On a ménagé les convenances. Mais on a cherché, les maris pour elles. Et puis elles sont venues. Et puis, et puis... Je suis fâché de deux choses ; que notre mariage soit manqué, s'il l'est et qu'il vous vienne de là quelque ennui. Mais j'espère que ce ne

sera rien.

9 h. 1/2.

Ma mère est bien depuis deux jours. Elle m'appelle pour aller voir je ne sais quoi dans le jardin. Je sors avec elle autant que cela lui plait, Adieu. Adieu. Les Débats que je viens d'ouvrir ne guériront pas le chagrin de M. de Pahlen. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 146. Val-Richer, Lundi 1er octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-01.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 27/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1554>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Lundi 1er octobre 1838

Heure 6 heures et demie

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

Mari<sup>e</sup> de Broglie est morte Samedi matin. Mardi matin, son mari a réuni, selon l'usage, dans la bibliothèque, toute la famille, suocres et gens. L'est assis dans le fauteuil de sa femme, a ouvert l'évangile à la page où on étoit resté quand elle étoit là et a fait à sa place, comme elle, la lecture et la prière. Il en fit autant tous les jours.

Le culte domestique étoit l'habitude de la maison. Personne n'ôt protestant dans le village, dans le pays. Mari<sup>e</sup> de Broglie avoit découvert à grand'peine deux ou trois Suisses ou Allemands qu'elle faisoit venir au château. Le curé du lieu, prêtre exact et respectable, en d'un esprit court, étoit et fanatique. Il surveilloit avec inquiétude Mari<sup>e</sup> de Broglie et ne doutoit pas qu'un jour elle ne travaillât à rendre tout le pays Protestant. Jamais un ministre, un docteur, une prière de quelque Protestant n'ont sortis de l'intérieur du château. Tout s'y conformoit. Un prêtre Protestant, venu de Paris, parlant et priant au milieu de cette population toute catholique, dans le cimetière catholiquement béni, à deux pas de la petite enceinte réservée; en droit, cela se pouvoit; au fait, cela se fit sans le plus petit trouble; la population fut écoutée avec approbation et respect; mais pour les dévots du lieu, pour le clergé, le trouble eût été grand. Je ne sais ce qu'ils auroient dit.

On n'a pas pensé à tout cela, pas du tout. Mais on a agi  
sous l'influence de ces faits là. On s'est conduit selon les  
habitudes. La religion s'est conformée dans la maison. On a  
prie' en famille, depuis du lit de mort; on a prie' pour elle  
comme elle s'est prie' elle-même, comme si elle eût pu entendre.  
Je suis persuadé que l'édifice n'est pas venue de faire autrement.

Elle m'est venue à moi, et je vous l'ai dit. Mais je me  
suis expliqué quelle me fut pas venue aux autres, et je vous  
l'explique comme à moi-même. Soyez sûre que c'est la  
vérité, et que le duc a le cœur parfaitement tranquille,  
qu'il croit la femme bien et dûment venue au sein de Dieu,  
qu'il n'a pas cessé un instant d'être en rapport pieux avec  
elle. Il n'est pas léger du tout, ni d'esprit ni de cœur.

Je ne veux pas que vous soyez blessé. Je veux que  
vous compreniez ce qui mérite d'être compris de vous. Mais  
je vous aime de votre impulsion, de votre colère, de  
votre franchise. Restez comme vous êtes et dites moi toujours  
tout.

Êtème vos intrigues politiques, quand vous en ferez.  
Je croirai très-chose que vous en ferez dans moi. Je vous  
disais les deux ou trois petites choses qui, peut-être, ont  
pu donner prétexte à ces ridicules commensages. À force de  
regarder où il n'y a rien, on finit par découvrir je ne  
sais quelle ombre qu'avec beaucoup de bonne volonté quelque  
passant curieux, léger, malveillant, bête, a pu transformer  
en un corps. Je suis persuadé qu'il n'y a rien de plus.

On a  
elle  
tendre.  
aut.  
me  
vous  
le,  
vous  
avec  
me  
mais  
jours  
naz.  
vous  
le  
ne  
quelque  
men

Je prie que le redoublement d'honneurs contre l'empereur vient  
de Munich. Il y est resté longtems. Les grands Duches, si ne,  
sont venus à Weymar, de là à Berlin. Le Prince Royal de  
Bavière y va. Il y aura là une entrevue, puis un mariage.  
Celui qu'on recherchait d'ici est manqué. L'empereur aura dit  
ce fait, à ce sujet, beaucoup de choses désagréables, effrayantes.  
Voilà ma conjecture. Je n'ai jamais cru que les grands Duches,  
fussent allés à Petersbourg. On ne parait vouloir  
qu'ils viennent, du premier saut, chercher elle-même, des mari.  
On a ménagé les convenances. Mais on a cherché les mari pour  
elle. Et puis, elle est venue. Et puis, et puis....

Je suis fâché de deux choses; que notre mariage soit  
manqué, s'il l'est, et qu'il vous vienne de là quelque ennui.  
Mais j'espère que ce ne sera rien.

q h. Ya.

Ma mère est bien depuis deux jours. Elle m'appelle pour aller  
voir je ne sais quoi dans le jardin. De sorts avec elle  
autant que cela lui plaît. Adieu. Adieu.  
Les débats que je viens d'avoir ne guérissent pas le  
chagrin de M. de Pahlen. Adieu.